

elle-même, afin de mieux dissimuler son intention, le demanda pour un de ses chevaliers d'honneur : ce qui lui fut facilement accordé. Un page venait d'en prévenir le jeune sire, et c'était là-dessus qu'il délibérait avec Cuthbert, avant de donner sa réponse.

— Parlez, Cuthbert, disait Raoul, avec la naïve simplicité qui le caractérisait. Du moment que je vous ai connu, ma confiance vous a été acquise. C'est à votre expérience que je remets la décision. Dois-je, ou ne dois-je pas accepter l'offre de la reine ?

— Permettez-moi d'abord, mon fils, de vous féliciter de l'honneur qui vous est fait. Il est d'autant plus précieux que vous ne l'avez point cherché, et que votre valeur et vos services l'ont seuls sollicité pour vous. Bien des nobles gentilhommes en seraient justement fiers à votre place. Beaucoup ont peut-être languì dans les antichambres pour l'obtenir, et l'attendent encore. Et pourtant, puisque vous me demandez mon avis, je vous dirai avec franchise qu'il ne faut pas l'accepter.

— Voilà votre pensée, Cuthbert. Je la prévoyais : elle ne m'attriste ni ne me surprend. Cependant, comme la matière est grave, je vous serais obligé de m'en dire plus au long les motifs.

— Volontiers, mon fils ; car j'ai vécu moi-même au sein des cours ; dix ans je fus attaché, en qualité d'écuyer, au comte de Flandres ; dix ans encore j'ai servi le duc de Carinthie ; et, là, j'ai appris ce que c'est que le métier. Eh bien ! je vous le dis avec simplicité : comme je connais votre caractère, vous ne sauriez vous plier aux exigences de votre nouvel état ; ou, si vous vous y pliez, ce ne serait qu'au détriment de votre propre vertu. Il faut avoir fréquenté les grands, pour savoir ce que leur commerce a de dangereux ; il faut avoir vécu dans l'atmosphère des cours, pour en connaître les dangers. La cour, mon fils, est une arène où les passions sont sans cesse en lutte ; les deux, surtout, qui remuent le plus profondément le cœur humain : l'ambition et la jalousie. Qui n'a vu la cour que de loin ignorera toujours les misérables rivalités, les guerres sourdes, les cabales, les médisances, les calomnies, les insinuations perfides, les mille moyens tortueux et ignobles par lesquels les favoris se combattent les uns les autres, et se disputent les faveurs de leurs maîtres. Là, personne n'est jamais content de sa situation, tant qu'il voit quelqu'un au-dessus de lui ; on croit n'avoir rien, tant qu'on a quelque chose à obtenir. Aussi ceux qui possèdent les bonnes grâces du souverain sont-ils continuellement attaqués par ceux qui aspirent à les remplacer. De là, la nécessité de se tenir perpétuellement en équilibre, si l'on ne veut être bientôt supplanté. De là, l'habitude de la flatterie, qui devient une espèce de monnaie avec laquelle on paie les anciennes faveurs, et on en achète de nouvelles.

Or, encore une fois, comme je crois connaître votre caractère, il me semble qu'il aurait de la peine à se prêter à ces nécessités, à ces ignobles manœuvres, à ses guerres à coups d'épingle, surtout à cette

basse adulation qui tait la vérité aux princes, et n'encourage que leurs folies et leurs vices. Ai-je trop présumé de votre loyauté, en supposant que ce rôle lui répugnerait ?

— Non, Cuthbert. On m'a habitué dès le berceau à respecter la vérité. Ma noble mère ne haïssait rien autant que le mensonge. « Rien n'est beau que le vrai, rien n'est bon que le vrai, me répétait sans cesse le moine qu'elle me donna pour maître. » Cette doctrine est restée gravée dans mon âme en caractères ineffaçables. Croyez-vous que l'air de la cour m'empêcherait de la pratiquer ? Je me sens de force à dire la vérité, même à une reine.

— Vous êtes sincère dans vos sentiments, Raoul, je n'en saurais douter. Vous porteriez le goût de la vérité jusque dans la compagnie d'une grande princesse : c'est possible. Mais combien l'y garderiez-vous de temps ? Etes-vous plus fort que tous ? Avez-vous une garantie particulière contre l'air corrompu des cours ? Votre vertu est-elle à l'épreuve ? est-elle invincible ? On peut entrer sain dans une atmosphère empestée ; mais on ne saurait répondre de n'en pas souffrir. Il arriverait alors de deux choses l'une : ou vous resteriez inébranlable dans votre aversion pour la flatterie, et vous deviendriez désagréable à votre royale maîtresse, importun à ses oreilles, antipathique à ses goûts, en sorte qu'elle se débarrasserait bientôt de vous comme d'un censeur incommode. Ou bien vous succomberiez à la tentation, et iriez grossir la foule des courtisans serviles et empressés, qui achètent au prix de leur conscience l'affection et les faveurs de leurs maîtres. Laquelle des deux situations vous serait la plus agréable ?

— Ni l'une ni l'autre ne me conviendrait. Mais, Cuthbert, vous seriez là pour m'éclairer et me soutenir. Car, si j'acceptais l'honneur qu'on me fait, j'y mettrais pour condition que vous le partageriez avec moi. Nous sommes inséparables, à la vie et à la mort.

— Je vous remercie, Raoul, de l'affection que vous me témoignez. Mais je n'accepterais point l'offre que vous me faites, dût-elle être agréée de la reine. J'ai vécu ma vie, et j'ai assez goûté de l'amitié des grands. Tout ce qui me reste à faire, c'est de donner à Dieu le reste d'une existence qui ne fut pas toujours ce qu'elle dut être, mais qui sera meilleure, je l'espère, à la fin qu'au commencement. Je ne suis point venu en Terre Sainte pour parader à une cour, ni pour servir une femme ; mais pour combattre les ennemis de Dieu, et mourir, s'il le faut, les armes à la main. Voyez-vous cette multitude de pauvres pèlerins, que votre roi va livrer aux coups des Sarrasins et aux horreurs de la misère ? Eh bien ! ma place est au milieu d'eux ; je partagerai leur malheur, je le soulagerai, si je puis ; et, si la mort vient me frapper elle me trouvera, j'aime à le croire, dans l'exercice de quelque acte de miséricorde. Oh ! vivre et mourir parmi les pauvres de Jésus-Christ, m'est cent fois plus doux que de jouir de la compagnie d'une reine et des délices d'une cour. Mais vous...

— Que voulez-vous dire, Cuthbert ? Et pourquoi secouez-vous la tête d'un air dubitatif ?